



Circulation de la haine dans les lieux d'accueil de la petite enfance

Melinda Texier Bazin

► To cite this version:

Melinda Texier Bazin. Circulation de la haine dans les lieux d'accueil de la petite enfance . 2016.
hal-01316199

HAL Id: hal-01316199

<https://hal.science/hal-01316199>

Preprint submitted on 15 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0
International License

Auteur : Melinda Latapie

Psychologue clinicienne

Doctorante au LCPI de l'UT2J

Contact : Lotissement de La Serre 65200, Neuilh

melindalatapie@gmail.com

06 68 30 61 39

Titre de l'article : Circulation de la haine dans les lieux d'accueil de la petite enfance

Résumé : Cet article s'appuie sur la pratique clinique d'analyse de pratique auprès de femmes travaillant en crèches. En partant du constat que ces équipes sont le plus souvent composées uniquement de femmes, nous nous interrogeons sur l'incidence que cela a sur la dynamique inconsciente groupale. Nous relevons certains modes d'interactions dominants qui semblent se répéter d'un lieu à l'autre et qui se traduit par une ambiance de groupe dominée par la convivialité et la complicité entre ses membres. Cela dénote avec des épisodes violents qui éclatent au sein des équipes. En articulant cette expérience de terrain à notre connaissance psychanalytique, nous interprétons ce phénomène comme une expression pulsionnelle de la haine non métabolisée ; la fonction alpha étant difficilement opérable car l'inconscient groupal se trouve prit par des enjeux psychiques archaïques, réveillé par le contact avec les jeunes enfants et renforcé par l'exclusivité féminine qui confère une illusion *du même* au sein de l'équipe.

Mots clefs : crèche ; haine ; féminin

Title: The expression of hatred in daycare centers

Abstract: This article takes its source from clinical practice as a supervisor for women working in daycare centers. Relying on the fact that most teams are composed solely of women, we seek to investigate what impact this has on the unconscious group dynamic. We notice that certain interaction patterns seem to repeat themselves from one team to another and give way to an atmosphere dominated by conviviality and complicity between the members of the group. This contrasts with violent episodes that occur within these same groups. Articulating this clinical experience with our psychoanalytic knowledge, we interpret this phenomenon as an expression of instinctual, non-metabolized hatred; the alpha function being difficultly operable due to the contact with small children and reinforced by the exclusive feminine gender, conferring an illusion of *likeness* within the group.

Key words: daycare; hate; feminine

Circulation de la haine dans les lieux d'accueil de la petite enfance

C'est à partir de notre expérience en tant que psychologue clinicienne, animant des groupes d'analyse de la pratique au sein d'équipes en crèche, que nous proposons de dégager une réflexion autour de la question de la haine dans les lieux d'accueil de la petite enfance. Au fur et à mesure de notre pratique, nous sommes frappées par une certaine répétition des mécanismes à l'œuvre, d'une crèche à l'autre. En effet, de l'écoute de l'inconscient groupal de ces équipes semble se dégager une *ambiance de groupe* (tel que défini par Bleger) semblable.

Commençons par définir celle-ci avant de tenter une explication théorique de ce phénomène. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une forme de *convivialité à outrance* qui est mise en avant : joie exacerber ; rire comme transaction émotionnelle dominante ; complicité qui s'apparente de près à de la connivence. La question du diagnostic différentiel entre hystérie collective ou défense maniaque groupale se pose. Nous laisserons cela de côté pour rester centré sur la question du traitement de la haine, en dehors de la question diagnostic. Néanmoins, précisons tout de même que d'une équipe à l'autre nous avons pu observer différentes organisations à l'œuvre, mais ce qui retiendra ici notre attention est un invariable. En effet, que le groupe soit organisé de façon névrotique (hystérie) ou psychotique (maniaque), nous nous attacherons à la forme dominante de relation intra groupe qui se donne à voir sous un même visage. Nous pouvons dire que le groupe semble faire corps sous la figure d'une femme/enfant asexuelle, puérile ; autrement dit, en deçà de la question œdipienne. Les rapports entre les membres du groupe sont marqués par une proximité des corps et des affects. En effet, les réunions se font souvent assises au sol, pieds nus, partageant les éventuels matelas/coussins. Cela reproduit l'ambiance dominante au sein des unités, lorsque chacune est auprès des enfants, dans un corps à corps que le soin au nourrisson nécessite. Si nous parlons au féminin, c'est pour traduire une réalité de terrain : le milieu de la petite enfance reste un territoire quasi exclusivement féminin en France. En effet, parmi les 27 métiers répertoriés les plus « féminisés » par l'INSEE, ceux de la petite enfance arrive en premier. Nous postulons que cela marque profondément la dynamique inconsciente de groupe et a des incidences sur la manière dont la haine est traitée, à la fois auprès des enfants aussi bien qu'au niveau interindividuel entre les membres de l'équipe.

Ce groupe de femme, qui plus est, tourné vers l'accueil et le soin des premières années de vie, opère comme autant d'imagos maternelles. Nous voyons là comment cela favorise un climat *du même* qui semble faire barrage à l'émergence des conflits sous-jacents. Précisons tout de suite que notre propos n'est pas de supposer une absence de fonction tierce au sein des crèches ! En effet, celle-ci ne se limite pas à la question du genre et nous pouvons témoigner que la fonction tierce est opérante de diverses manières au sein de ces structures : par la fonction de directrice ; directrice adjointe ; ou bien encore les EJE d'unité qui ont un rôle de coordination ; ensuite par le cadre (matériel et pédagogique) incarné par les différentes unités de vie, et plus largement par le projet pédagogique qui permet une référence commune et co-construite. Tout cela sont des moyens de ne pas laisser les professionnelles « seul à seul » avec l'enfant et d'instaurer une relation triangulaire : professionnelle/enfant/référence extérieure (projet pédagogique, direction...). Cependant, cette démultiplication d'imagos maternels semble tout de même instaurer l'illusion d'un *entre nous* qui fait barrage à l'émergence de conflits. Précisons que, par-là, nous n'entendons pas simplement la discorde mais réellement la *conflictualisation* avec la dimension dialectique qu'elle suppose.

La relation humaine est ainsi faite qu'elle se compose de différentes valences, dont les deux principales, dans leurs formes les plus brutes, sont l'amour et la haine. Le rôle de l'amour dans le développement du jeune enfant est bien connu. La psychologie du développement a largement contribué à sa prise en compte en montrant comment l'attachement est premier chez l'enfant, en deçà du besoin primaire de nutrition. (cf théorie d'Harlow, ;Spitz et Bowlby) et a ainsi permis que s'améliore l'accueil réservé aux enfants en crèches. Mais rappelons également l'importance de la haine dans le développement de l'enfant. En effet, nous pouvons dire avec Freud que « l'objet naît dans la haine ». Dans un premier temps de la vie psychique, l'enfant sépare le monde en deux par une action de clivage. Il s'approprie ce qui est bon par un mécanisme d'introjection pour se construire une intériorité, en même temps qu'il projette sur le monde extérieur ce qu'il ressent comme « mauvais » (cf travaux de Melanie Klein). Il y a donc un mouvement d'expulsion de la haine qui permet à l'enfant de faire progressivement la distinction entre intérieur/extérieur ; moi/non moi. C'est en cela que *la haine permet l'altérité*, puisqu'elle introduit une différenciation entre Moi et l'autre, différenciation qui se meut, au fil du développement, en séparation psychique.

Intéressons-nous maintenant à la manière dont cette haine brute s'humanise pour opérer progressivement en faveur des relations humaines et non pas en œuvrant du côté de la destruction des liens. Nous postulons que c'est en voyant les effets de sa haine que l'enfant peut se l'approprier comme faisant partie de lui. Ainsi il passe du clivage des affects bruts à l'intériorisation d'affects nuancés, qui complexifie et enrichit sa vie interne. Il s'agit pour lui de faire l'expérience fondamentale de rejeter un autre (parce qu'il me frustre, m'agace...en somme parce qu'il ne me comble pas) sans que l'amour que je lui porte soit fondamentalement endommager. Ainsi pourra naître l'ambivalence, qui signe l'acceptation que cohabite en soi deux sentiments contraires, et qui fera la richesse du monde affectif.

Pour que cette opération puisse avoir lieu, il faut que l'enfant face l'expérience de sa haine projetée dans le monde, qu'elle lui vienne en retour, métaboliser par l'entourage qui l'a d'abord reçu et contenu. C'est là le processus décrit par Bion ; la fonction alpha « désintoxifie » l'affect brut. L'enfant peut alors ré-introjecter cette part de haine qui se présente de manière humanisée. Mais qu'en est-il lorsque l'enfant ne reçoit pas en retour les effets de sa haine ? Si l'adulte en face ne peut reconnaître cet affect, alors comment l'enfant peut-il la percevoir à son tour comme étant sienne ? Prenons pour exemple une situation présentée lors d'un groupe d'analyse de la pratique.

L'équipe présente la situation d'une enfant de deux ans qui tape, mord ; crache sur les autres, enfants comme adultes. Cela est récurrent et persistant depuis plusieurs mois. La directrice interprète cela comme un besoin de réconfort affectif chez cet enfant, du fait qu'il vient ensuite réclamer un « câlin » auprès des adultes. L'équipe nomme bien l'agacement qu'elle ressent, le rejet que provoque le comportement de cet enfant chez elle. Mais sous l'incitation de la directrice de « réconforter » cet enfant, chacune le prend dans les bras suite à ses « attaques ». A l'évidence, il y a là un désaccord entre le ressenti de ces femmes (qui tendrait à écarter l'enfant de soi, ces actes les renvoyant à un insupportable-particulièrement lorsqu'il leur crache dessus) et la consigne qu'elles appliquent et qui engage un rapproché corporel. Suffit-il de prendre un enfant dans les bras pour partager de la tendresse avec lui ? Que retient l'enfant de cet écart entre l'état émotionnel interne de l'adulte et le geste qu'il accomplit ? Nous voyons bien qu'il s'agit là d'un acte dissonant. L'adulte se met lui-même en situation d'injonction paradoxale : « je ne te supporte pas donc je te rapproche de moi, dans l'espoir de nous calmer tout deux ».

Nous postulons alors qu'il s'agirait plutôt que l'enfant face l'expérience de ce que ça haine provoque chez autrui en termes de *colère*. C'est là qu'opère la transformation d'un affect brut en un affect socialisé et partageable. L'adulte agressé est enclin à mettre l'autre à distance mais il a les moyens de rendre celle-ci opérante sans rétorquer à son tour par une attaque du corps. Ainsi, l'enfant fait l'expérience que l'on peut mettre à distance autrui et exprimer son mécontentement, sans toucher au corps. C'est justement de se « *toucher au corps* » dont il s'agit dans la demande de l'enfant : se lover dans les bras de celui qu'on vient d'agresser. Nous voyons là comment il manque la mise à distance corporelle pour laisser place à l'émergence de la pensée. Là où l'enfant agit par les actes et sur le corps, l'adulte répond également en acte et en corps en le prenant dans les bras. Amour et haine se trouve dans un face à face inconciliable, entretenant le clivage. La *confrontation* des affects fait barrage à leur *rencontre* ; ainsi ils ne peuvent se muer en ambivalence et se répètent de manière brute, non métabolisées.

Cet exemple parle bien, nous semble-t-il, au nom de plusieurs situations dans lesquelles les professionnelles se présentent comme étant « démunies » lorsque l'enfant fait preuve d'agressivité. Nous entendons des équipes présenter des situations vécues comme « insolubles » lorsqu'il y a une manifestation émotionnelle négative intensément exprimée par l'enfant (taper, cracher...tel que décrit dans l'exemple ci-dessus). Ce sentiment d'irréparable nous surprend d'autant plus que ces professionnelles sont, par ailleurs, tout à fait en mesure de penser leur pratique et font preuve d'ouverture critique. Les choses se présentent alors comme si elles se sentaient démunies dès lors que *l'amour ne suffit plus*. Il nous semble que nous assistons à un *impensable* qui se manifeste lorsque la haine surgit chez le jeune enfant. Nous serions tentées de parler d'un point de butée, un *roc*, à l'instar du « roc biologique » qu'évoquait Freud concernant le féminin. N'y a-t-il pas un caractère impénétrable chez le nourrisson de par son absence de parole ? Jusqu'où peut-on penser l'état interne de cet être qui ne s'exprime pas par des mots ? Quelle place pour la réalité subjective du jeune enfant en dehors de la projection des adultes ?

Le nourrisson fait l'expérience, dans ses interrelations, de l'effet de ses pulsions. Qu'il agresse l'autre par volonté de l'anéantir ou qu'il cherche un rapproché, parfois mal ajusté, pour entrer en contact avec lui ; il fait l'expérience de l'effet de son intention portée à autrui et en tire des conséquences. Nous pensons que la dynamique propre aux équipes de femmes travaillant en crèche tant à mettre à l'écart la haine pour préserver l'amour comme image idéalement valorisée chez l'enfant. Mais la haine, que l'enfant exprime

nécessairement dans le jeune âge, a des résonances psychiques chez l'adulte. Nous postulons que sa négation a des conséquences, que nous pouvons retrouver notamment au travers de crises majeures qui éclatent au sein de l'équipe. Prenons pour exemple une situation à laquelle nous avons été confrontée.

Il s'agit d'une équipe de femme travaillant en crèche dont l'ambiance est celle décrite plus haut (convivialité, partage...). Il est alors surprenant de voir surgir une situation dans laquelle les affects sont tellement massifs que les mots peinent à les contenir. Un jour, une des femmes de l'équipe « s'effondre ». Elle est prise d'une crise de larme incontrôlable au sein de son unité de vie, si bien qu'elle doit en sortir et restera des heures durant allongée par terre à pleurer. S'ensuit une longue période d'arrêt maladie. A son retour, il s'agit de parler en équipe ce qui s'est passé, car elle explique clairement que son malaise est lié à sa situation de travail : elle se sent exclu de l'équipe. L'ensemble du temps de parole sera rempli par chacune d'une expression de mal être, le discours étant très largement dominé par une expression de la rage. Les unes et les autres se crient dessus ; une majeure partie de l'équipe s'unit contre la personne en souffrance, qui elle ne s'énerve pas mais affiche plutôt un état profondément déprimé (repli, épuisement, pleurs que rien n'apaise). A aucun moment il n'est possible que « redescendent » les affects bruts pour envisager les choses tranquillement. A partir de ce jour, il ne sera plus possible de faire groupe, il faudra le départ de plusieurs membres pour qu'une équipe puisse se reconstituer. Cet épisode semble arriver « tout d'un coup », il n'a pas véritablement de cause explicite, le point de départ étant un questionnement de cette personne « exclue » sur les pratiques auprès des enfants et les possibilités de les améliorer. Questionnement qui, certes, peut agacer mais ne justifie en rien un tel déferlement pulsionnel.

Au travers de notre pratique, nous avons assisté plusieurs fois à l'éclosion de rivalités intenable ; à des clivages entre la direction et l'équipe, ou bien encore à des phénomènes de « bouc émissaire » au sein de l'équipe. Nous comprenons aisément que la rivalité peut être accrue par ce climat du « même » féminin, dans lequel chacune peut, imaginativement, être à la place de l'autre « bonne mère ». C'est bien la résonance d'une relation mère/fille qui ici est convoquée. Nous connaissons l'importance de la haine dans le dégagement de la fille vis-à-vis de sa mère. Ce mouvement est nécessaire pour pouvoir se penser différemment d'elle, se construire comme femme à part entière et non comme annexe de la mère. Cela opère également chez le garçon mais doit se faire avec d'autant plus de force chez la fille de par le semblable anatomique qui les relie. De la mère au fils, le corps signe

la différence entre eux, en même temps qu'il introduit la possibilité dangereuse d'un acte amoureux fécondant. La fille est à l'abri de cette menace, elle ne peut, de par son anatomie, se reproduire avec sa mère. Mais le risque est d'être soi-même imaginativement l'objet de reproduction de la mère sous la forme d'une copie à l'identique.

Il nous semble qu'il y a, au sein des équipes de crèches, la possibilité accrue de ce fantasme de *copie à l'identique* qui opère alors en silence. Précisons que lorsque nous évoquons la rivalité, celle-ci n'est pas à entendre du côté œdipien puisque la lutte interindividuelle ne se situe pas dans un enjeu de séduction mais de différenciation identitaire. Nous sommes bien ici face à des enjeux de la vie psychique archaïque, réveillés par la situation d'accueil de jeunes enfants. Il nous semble alors qu'un certain *travail de haine* doit s'effectuer aux seins des équipes de femmes travaillant en crèche pour permettre une différenciation toujours à renouveler et qui ouvre à la possibilité d'un enrichissement par la complémentarité.

Bibliographie

André, J. (2003). *Mères et filles : la menace de l'identique*. (Puf). Paris.

Arnoux, D. (1997). *Mélanie Klein, Psychanalystes d'aujourd'hui*.

Bion, W. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Presse universitaire de France.

Bleger, J. (1970). *Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions*.

Freud, S. (1915). *Pulsions et destin des pulsions*.

Freud, S. (1984). La féminité. In *Nouvelles conférences d'introduction à la Psychanalyse*.

Paris:Gallimard.

www.insee.fr